

Un coup d'oeil dans un bal

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 9

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rez-vous donc, ami lecteur, un élégant chariot à deux roues muni à l'arrière d'un cylindre horizontal, armé de crins, qui se promène sur la chaussée en rejetant à gauche toute la boue qu'il rencontre. Après cela, vous pouvez marcher sur le macadam en bottes vernies sans craindre de les maculer. La locomotive elle-même vient contribuer par sa force à l'entretien des boulevards. On voit bien encore de temps en temps un énorme rouleau en fer, traîné par trois chevaux, qui enfonce les pierres dont on recharge les rues ; mais les chevaux passent de mode et aujourd'hui le rouleau compresseur se promène sur le boulevard des Italiens, remorqué par une locomotive. C'eût été étonnant il y a vingt ans ; aujourd'hui, on passe à côté de cette énorme machine sans même s'y arrêter. La vapeur nous a habitué à tout.

Il faut dire, pour être juste, que cet engin ne gravirait qu'avec peine la rue de Pépinet ou le Chemin Neuf.

L'hôtel des postes de Lausanne, paraît-il, a éveillé les susceptibilités du préfet de la Seine ; il veut, lui aussi, avoir un hôtel des postes neuf et qui coûte cher. Les bâtiments actuels ont l'inconvénient d'occuper une position centrale, de présenter une grande cour et des bureaux spacieux, ils vont être remplacés par une construction à grande architecture, moins centrale, il est vrai, mais qui aura l'immense avantage de faire démolir une partie de la rue de Rivoli, qui se fait vieille, et de donner de l'occupation à tous ces ouvriers qui auraient bien pu n'avoir rien à faire, tant on construit peu à Paris ! Il faut dire aussi que les chemins de fer ayant enlevé aux postes une grande partie de leur importance, il était bien naturel de reconnaître que les bâtiments d'autrefois ne sont plus suffisants aujourd'hui et qu'il faut des abords plus commodes puisqu'il y a moins de voitures !

Je n'ai pas l'intention de vous donner un courrier des modes ; je ne puis cependant laisser ignorer aux aimables lectrices du *Conteur* que les cheveux blonds, très-blonds même, sont aujourd'hui très-bien portés ; ils doivent même tirer sur le rouge pour être remarqués. Aussi les brunes s'en vont sous l'influence de toutes sortes de teintures. Les chiens même sont aujourd'hui soumis aux caprices du jour ; on voit des chiens jaunes, rouges, verts, bleus, etc., il sera fort intéressant de voir pousser des cheveux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ce sera vraiment pittoresque et les rubans des chapeaux n'auront plus leur raison d'être.

La liberté des théâtres, proclamée en France depuis une année, a pour effet de faire sortir tous les jours de terre quelque nouvelle salle dramatique. Pourquoi l'une d'elles n'irait-elle pas s'épanouir à Lausanne ? Il est vrai de dire que si beaucoup de théâtres naissent, ils ne naissent pas tous viables et que plusieurs d'entre eux ont achevé leur existence au bout d'un mois, faute de combattants..... à la porte. Mais il faut dire aussi que lorsqu'il y a déjà plus de 50 théâtres dont plusieurs contiennent de 1500 à 2000 spectateurs, il paraît difficile que les nouveaux venus aient à répondre à un besoin généralement senti.

L'époque actuelle voit éclore dans plusieurs petits théâtres la *revue*, c'est-à-dire la parodie de tous les événements importants de l'année écoulée. Ces pièces se distinguent surtout par la richesse des costumes et des décors, ce ne sont pas des chefs-d'œuvres de littérature contemporaine, ce sont de grandes *farces* destinées à amuser le public parisien pendant tout un mois.

Le grand succès du jour est pour la *Belle Hélène*, chantée par Homère et transformée au théâtre des Variétés en la charge la plus désopilante que l'on puisse imaginer. MM. Pâris, Agamemnon, Achille, Hélène, tous ces noms que l'histoire ou la mythologie nous avaient transmis le plus sérieusement du monde viennent jouer, en l'an de grâce 1865, les rôles les plus grotesques possibles. Au reste, les pièces historiques sont aujourd'hui en grande vogue au théâtre. Et quand je dis historique, il faut s'entendre ; c'est de l'histoire à la façon d'Alexandre Dumas dans les *Mousquetaires* ou de M. d'Ennery dans *Marie de Médicis*. Ce n'est pas précisément l'histoire qui s'enseigne dans les écoles, mais il paraît qu'on l'apprend avec plus de plaisir avec Dumas qu'avec Michelet. Tel paraît être du moins l'avis de tout le monde

qui se précipite chaque soir à la Porte St-Martin et à l'Ambigu.

Les conférences vont toujours leur train. Voici maintenant des conférences sur l'homeopathie, sur l'économie politique, sur... sur... tout ce qui se peut dire en public. Les journaux naissent aussi comme par enchantement ; chaque soir voit arriver quelque nouvelle publication, mais chaque matin en voit aussi tomber quelqu'un qui a vécu.

Ce que vivent les roses.

Malheureusement, toute cette littérature à un sou n'est guère faite pour satisfaire l'intelligence et l'esprit. Lisez le *Petit Journal*, aujourd'hui répandu à près de 200,000 exemplaires ; qu'y trouvez-vous ? une causerie en trois colonnes sur la manière d'arranger son bois dans la cheminée et le catalogue de tous les chiens noyés, de tous les chevaux emportés, et le récit de tous les crimes, de tous les forfaits que se réservaient autrefois les journaux judiciaires. Mais les bonnes actions, les idées généreuses, la discussion des intérêts publics, fi donc ! c'est trop bourgeois et ce n'est pas assez émouvant. Ce sont pourtant de telles publications qui ont le plus de succès aujourd'hui, grâce aux réclames les plus absurdes et les plus révoltantes.

Un coup d'œil dans un bal.

L'autre soir, nous nous glissions furtivement vers la porte de la grande salle du Casino pour y jeter quelques regards curieux.

Cette salle, inondée des rayons de lumière projetés par les deux grands lustres, était décorée simplement, mais avec beaucoup de goût. Au fond, entourée de verdure, on lisait cette belle devise des gymnastes : *Patrie, force, amitié*. Toutes les embrasures des fenêtres étaient tendues de blanc sur lequel se détachaient, au milieu des festons de fleurs, les cadres dorés de grandes glaces où l'on voyait passer successivement comme un essaim de papillons aux brillantes couleurs, soixante jeunes couples en costume de bal.

Autour de la salle, tranquilles et attentives dans leur modeste rôle de spectatrices, de bonnes mamans suivaient avec une inquiète sollicitude les moindres mouvements de leurs filles chéries. Si parfois une d'elles, éblouie par la rapidité de la valse, venait à perdre du regard l'objet de sa tendresse maternelle, on voyait l'angoisse se peindre sur sa figure jusqu'à ce que le flot de la danse le lui ramenât. Oh ! je comprends vos craintes, mesdames ; mais, dans de telles circonstances, votre vigilance est-elle bien efficace ?... Hélas, que de soupirs s'échappent de ces jeunes poitrines, que de mains tendrement pressées, que d'œillades amoureuses, sans la permission de maman ! Oui, les danses d'aujourd'hui ont des figures si séduisantes que la *valse*, le *quadrille* ou la *polka* peuvent dérouter l'œil le plus exercé, et qu'il ne faut point vous étonner, bonnes mamans, si vos filles vous sont enlevées au *galop*.

Et nous étions là, admirant cette jeunesse qu'animait une folle gaité, qu'un coup d'archet faisait bondir ; nous nous laissions aller à la contemplation de tant de formes flatteuses, de tant de fleurs retombant avec de blondes tresses sur des épaules ravissantes, nous allions nous écrier : « O mes seize ans, qu'êtes-vous

devenus! Oh, si l'on pouvait remonter le fleuve de la vie aussi bien qu'on le descend, comme nous partirions par le premier vapeur! »

Nous allions nous laisser entraîner à ces réflexions lorsque minuit sonna. Tout à coup la salle de bal fut transformée en salle à manger; des tables habilement improvisées se couvrirent de nappes éclatantes de blancheur. Sur chaque table le généreux vin d'Yvorne, le pétillant Champagne vinrent prendre place; puis, par les trois portes, entrèrent triomphants douze sommeliers, avec des pyramides de petits pâtés. Alors la joie la plus énivrante s'empara de tous les cœurs. Les bouchons sautèrent, les plats circulèrent, les verres firent entendre un cliquetis général, le papa, la maman, les danseurs, les danseuses, tout fut confondu dans ce charmant intervalle de récréation, où l'amitié, l'amour, les bons mots, les sourires, la franche gaité, venaient de prendre l'essor à l'arrivée du Champagne et des petits pâtés.

Voilà le premier acte du bal des gymnastes. Si nous avons pu voir le second, nous n'aurions pas eu moins de plaisir.

L. M.

Un jardin d'hiver à Lausanne.

Nous n'avons pas compris le dédain qu'ont affecté les journaux à l'égard de la proposition de M. V., qui veut transfigurer le Grand Pont, en faire une vaste serre, où toutes les plantes des tropiques trouveraient un abri. Certes, c'est une idée qui n'a pas couru les rues; elle sort du cerveau de M. V., qui nous a déjà donné tant de preuves de sa fécondité. Oh oui! sublime auteur de notre futur jardin, tu as droit aux égards du *Conteur*, qui te défendra *onglibus* et *rostrato*, et te tressera une couronne avec les premiers lauriers qui croîtront sous le Grand Pont! Mais dis-nous, mystérieux anonyme, d'où te vient ce bon sens, cet esprit inventif, qui te fait trouver de si belles idées? D'où je t'en prie, ces éclairs de génie? Jeune, mangeas-tu le cœur chaud d'une hirondelle, ou bien ton enfance fut-elle nourrie de la moelle du lion? Ne garde pas ton secret.

Ce jardin d'hiver sous le Grand Pont possède un cachet d'originalité qui séduit tout d'abord; seulement une explication: veut-on un jardin d'hiver pour l'été, une sorte de Spitzberg à l'usage du Lausannois, ou bien un jardin d'été pour l'hiver, un Eden dans une cave? Est-ce enfin un jardin d'hiver pour toutes les saisons? Ce sont là autant de questions qui ne sont pas encore formellement résolues; mais nous avons tout lieu de croire que le plan de M. V. est de faire un jardin tropical dans le vallon frais du Flon. On ne pouvait mieux choisir. Placé non loin des bords fleuris de ce limpide ruisseau, dont les fraîches émanations, se mariant aux suaves senteurs que dégage la fabrique de chandelles, donnent tant de charmes à ce vallon, incessamment rafraîchi par les courants d'air balsamique qui

s'échappent de la voûte du Flon, notre jardin jouira d'une vue étendue, et l'œil du promeneur se reposera avec délices sur le vaste panorama des côtes de Montbenon. Les abords du jardin offriront surtout quelque chose d'enchantement, les flots azurés du Flon seront sillonnés de légères nacelles, se jouant au milieu de l'écume de la cascade, sous la direction d'habiles navigateurs, qui sauront éviter les bas-fonds, dont le fleuve est semé, et qui rendent la navigation si difficile dans ces parages. On arrivera sous le Grand Pont par un chemin bordé de fleurs; une grue placée sur le trottoir sera destinée à descendre les amateurs pressés. L'eau de la rivière, habilement canalisée, remplira le jardin de jets d'eau, qui répandront partout la fraîcheur. Les promeneurs viendront s'asseoir au pied du bananier, du gommier aux larges feuilles; ils y verront les cactus, les aloës, les corolles nacrées du floripondio, qui courant de pilier en pilier, étale ses fleurs comme des girandoles d'albâtre; ils y verront fleurir le rhumatisme d'automne, la pleurésie d'hiver, la siatique de chaque saison, le lombago versatilis, la bronchite campertris, le couzza grandiflora, etc.; ces amateurs trouveront de grandes jouissances, et la fashion de la rue du Pré s'y donne déjà rendez-vous.

On cherche des actionnaires; ceux-ci sont priés de donner des objets pour servir à l'ornement du jardin; pour mon compte, je fais hommage à M. V., de deux pots de géranium, je leur mettrai de la flanelle; un de mes amis offre un pot de réséda, la rédaction un pommier d'amour, quelques magistrats donnent un beau choix de tulipes. M. V. fait un présent magnifique, c'est une carotte de l'équateur, grande dimension, avec plans, coupe et détails.

Le quartier de la Cité, à Lausanne.

Si, le soir, quand le gaz est allumé, vous levez le nez en l'air depuis la place de la Riponne du côté d'orient, vous voyez une lourde masse de maisons, surplombées par la cathédrale. C'est le quartier de la Cité. Aucune lumière, brillant à une fenêtre, ne vient révéler une vie quelconque. Le hibou, l'orfraie, la chauve-souris planent autour du clocher et de la flèche. Toutes les heures, la grosse cloche fait entendre sa musique accoutumée, et le guet crie l'heure. Peu importe que cette heure soit celle d'une naissance, d'une mort, d'une arrivée, d'un départ, les désastres et les félicités de l'homme trouvent la nature indifférente et la cloche aussi, du moins chez nous.

Voyons maintenant ce qui se passe sous l'impassible clocher.

À gauche, voici l'école normale, fondée avec enthousiasme du temps de Monnard et soutenue si haut par Gauthey. Sentinelles avancées de la civilisation, les régents, qui doivent initier notre jeunesse à la pratique du bien, aux lumières acquises, et même faire leur éducation, vivent là-haut dans un triste séques-